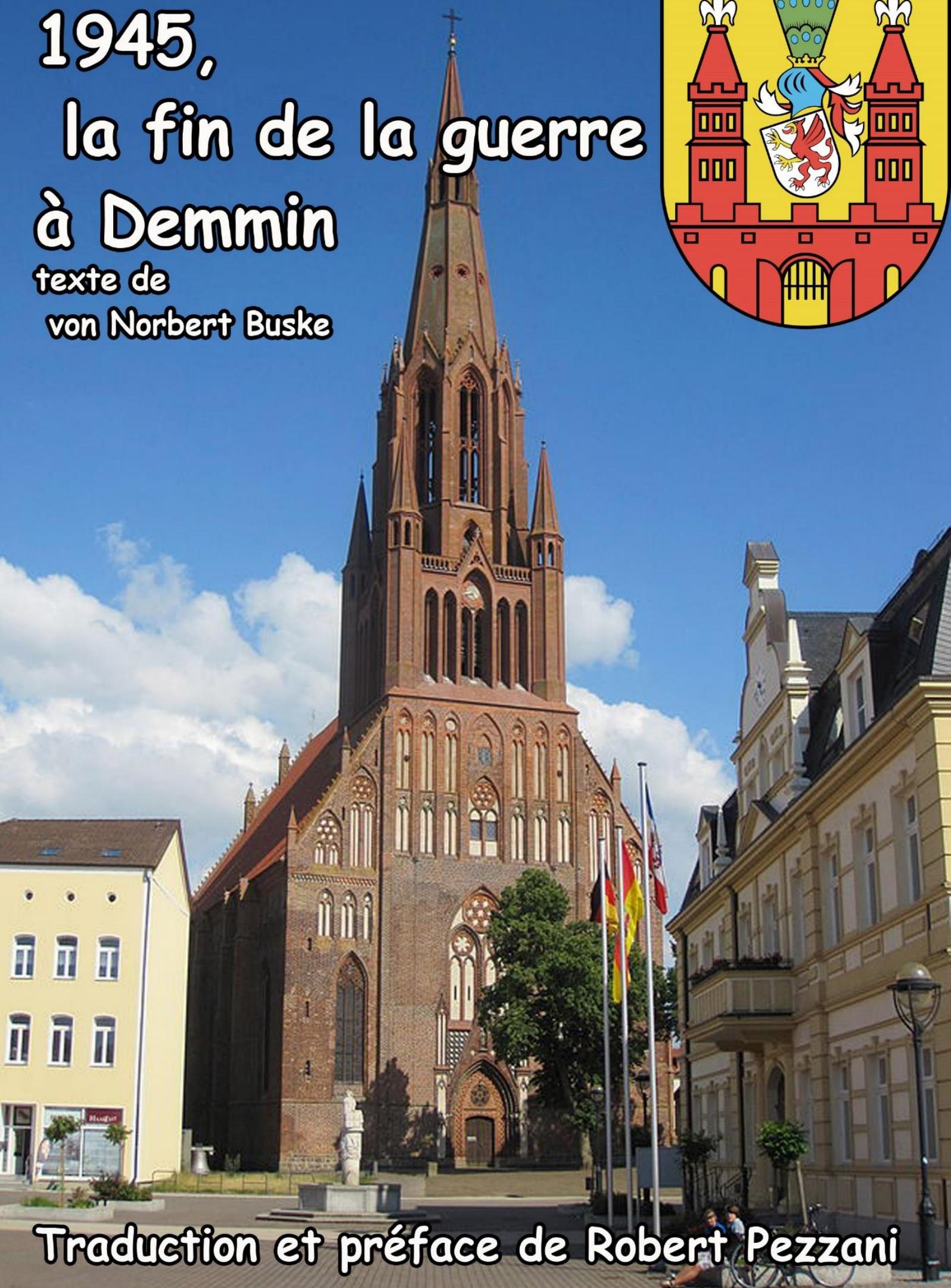


# 1945, la fin de la guerre à Demmin

texte de  
von Norbert Buske



Traduction et préface de Robert Pezzani



## Préface.

Quel intérêt peut on trouver dans cette ville de Demmin lorsqu'on vit en Touraine? Lors de mes recherches sur les combats de Meslay du 20 Décembre 1870 (voir ; « Parçay-Meslay, champ de bataille ») Je me suis intéressé au 2<sup>e</sup> Régiment de Uhlans de Poméranie N°9 dont la ville de garnison était Demmin ; ce régiment combattit le 20 décembre 1870 dans la plaine de Parçay : ce fut « *le pire jour de son existence* » car il laissa beaucoup de morts sur ce champ de bataille : cinq d'entre eux reposent dans le cimetière de Parçay-Meslay; ce jour là, les Uhlans étaient confrontés aux mobilisés du Maine-et-Loire. Demmin a gardé la mémoire de ce régiment emblématique et ses déboires en Touraine : certains de ces administrés entretiennent ce souvenir. Nous avons cherché à tisser une relation entre notre Touraine (Monnaie et Parçay) et cette ville.

## La ville de Demmin

**Demmin** est une ville hanséatique poméranienne située, aujourd'hui, dans le Land du Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, au nord de l'Allemagne. Elle était la préfecture de l'ancien arrondissement de Demmin, dans la région de Poméranie occidentale et faisait partie du Royaume de Prusse. Au Moyen Âge, Demmin était une ville de la ligue hanséatique, ce qui lui donnait un statut de « ville libre », elle se trouve à une vingtaine de km de la mer, et dispose d'un port situé sur une des rivières qui la traversent, la Peene. **Son nom officiel est « Ville Hanséatique de Demmin »**

La Hanse, Ligue hanséatique, Hanse germanique ou Hanse teutonique est l'association historique des villes marchandes de l'Europe du Nord autour de la mer du Nord et de la mer Baltique. Elle se distingue des autres hanses en ce sens que son commerce repose sur des privilèges jalousement défendus qui leur ont été octroyés par divers souverains européens.

Pendant trois siècles, cette Hanse eut un rôle dominant au niveau commercial, puis politique, en Europe. La croissance de la ligue hanséatique est particulièrement liée à la montée de l'ordre des Chevaliers teutoniques.

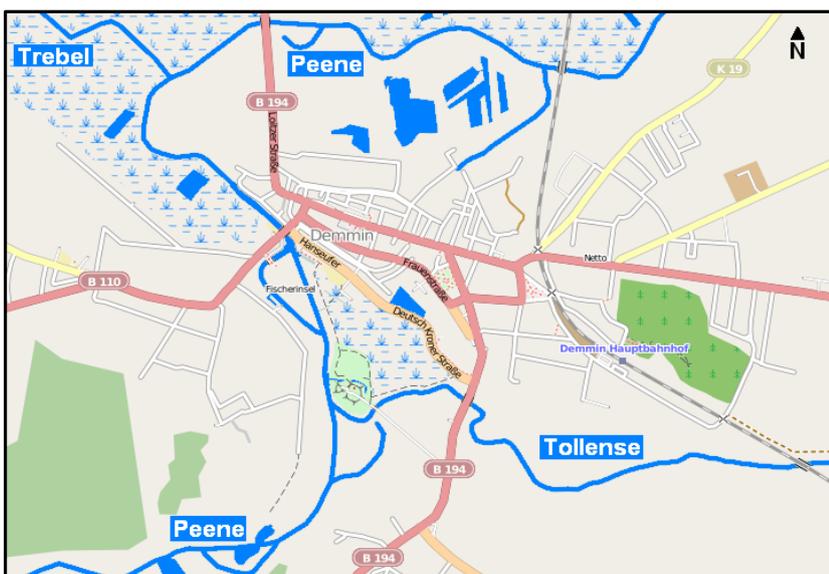


Figure 1, La ville de Demmin entourée de rivières

**Mais les jours les plus dramatiques de l'histoire de cette ville** furent le 30 Avril 1945 et les jours qui suivirent. L'armée allemande en replis fait sauté les ponts sur les rivières entourant Demmin, piégeant habitants et réfugiés dans la ville ; le 30 avril l'armée russe arrive et impose la loi martiale soviétique, ce qui signifie que Demmin est considérée comme "hors-la-loi" et est livrée pendant trois jours aux soldats de l'armée rouge : ce sera : viols, pillages et incendies. Les Russes mettent le feu aux maisons, le centre-ville brûle pendant des jours.

De dix à quatre-vingts ans, femmes et fillettes sont violées par les russes. Quiconque s'y oppose est abattu sans plus tarder. La conséquence en fut, le plus grand suicide de masse de l'histoire allemande. Le revolver, la lame de rasoir, la corde, le poison ou la rivière, tout devient instrument de mort. D'innombrables femmes se noient. Elles entrent dans les rivières, un sac à dos chargé de pierres, leur bébé dans les bras, ou liées à leurs enfants. On estime que le nombre de suicidés entre 700 et 1200 personnes. Beaucoup furent enterrés dans une fosse commune. Le livre « das Kriegsende in Demmin 1945, Berichte, Erinnerungen, Dokumenten »

publié par von Buske en 1995 apporte informations et témoignages. Une traduction en est donnée à partir de la page 7 de ce fascicule.



Figure 3. A demmin, des officiers russes devant les corps de trois femmes suicidées

Figure 2. Ex-voto en mémoire des victimes

« Aux suicidés qui avaient perdu le sens de la vie à en devenir fous.

Ici reposent dans une tombe commune ou en tombes individuelles, des centaines de victimes connues et inconnues de la tragédie de Demmin de Mai 1945 »



**Le grand silence** Il faut signaler qu'il fallut attendre la chute du mur de Berlin, et la réunification allemande pour que le sujet puisse être abordé ; Demmin était en Allemagne de l'Est et le gouvernement communiste chercha à maquiller la réalité. Le silence à Demmin ne s'est rompu que progressivement au fil des ans. Pendant longtemps, il n'a pas été autorisé de parler des viols et des troubles. Cela a rendu les gens muets, explique Heinz-Gerhard Quadt : « À l'époque de la RDA, il fallait être dans un cercle familial pour parler de ces événements. L'image de l'armée soviétique ne devait pas être égratignée ». « J'essayais parfois d'en parler à ma mère ou de faire des allusions. Mais nous n'en avons jamais discuté parce qu'elle savait en fait que



Figure 4 Croix du souvenir dans le cimetière de Demmin

j'avais vu comment les Russes l'avaient violée, comment nous avons dû partir de la maison et dans quel état nous étions.»<sup>1</sup>. Lorsque j'ai traduit les témoignages, que l'on retrouve plus loin, j'ai été étonné de la non agressivité de ceux qui avaient vu et vécu ces événements, mais aussi de la pudeur avec laquelle les faits sont rapportés, on sent que la souffrance accumulée leur impose une réserve

que l'on se doit de respecter. Sous le gouvernement communiste est-allemand, le suicide de masse est devenu tabou. Le site des fosses communes a été délibérément négligé, est on laissa la végétation l'envahir ; on y cultiva même des betteraves. Le seul indice visible de la fosse commune était un monument isolé avec une date gravée "1945". En revanche, un obélisque de 20 mètres (66 pieds) a été érigé au centre de Demmin pour commémorer les soldats soviétiques morts dans la région. Le musée local répertoriait « 2 300 morts dus à la guerre et à la famine » pour les années 1945 et 1946. Jusqu'en 1989, la chronique du parti communiste du district imputait la destruction de la ville aux activités de la Werwolf<sup>2</sup> et des jeunesses hitlériennes. Les atrocités ont été attribuées à des "Allemands déguisés en Soviétiques" par un document trouvé dans l'administration militaire soviétique locale à Neubrandenburg. Comme le dit Der Spiegel : *Exécutions arbitraires, viols, incendies de villes, les atrocités de l'Armée rouge étaient un tabou en RDA, ainsi que les suicides de masse. Ceux qui avaient tout vu ou même survécu à un suicide raté – enfants, personnes âgées, femmes violées – avaient honte et se taisaient. D'une manière ou d'une autre, la vie devait continuer dans le système des libérateurs. Aujourd'hui, beaucoup ne*

<sup>1</sup>D'après la Norddeutscher Rundfunk, publié le 29 mars 2021

<sup>2</sup> La **Werwolf** (loup-garou en allemand) était un corps franc formé de volontaires nazis, créé en septembre 1944 par Heinrich Himmler pour mener un combat subversif et résister derrière les lignes de front, particulièrement sur le front de l'Est.

veulent pas se souvenir, pendant trop longtemps ils ont lutté pour trouver un équilibre entre ce qu'ils avaient souffert et ce qu'ils avaient appris. Seuls quelques documents est-allemands mentionnaient les événements. Dieter Krüger, témoin oculaire des événements, fils d'une mère violée et survivant d'un suicide familial raté, avait commencé des recherches sur ce suicide de masse, mais son travail a été confisqué. Après l'effondrement du gouvernement est-allemand, certains des témoins oculaires, dont le chroniqueur actuel de Demmin, Zimmer, « brisèrent le silence » et rendirent

public leur récit du suicide de masse. Un nouveau mémorial a été consacré à l'emplacement des fosses communes. Un numéro dédié d'un journal publié par l'état de Mecklembourg-Poméranie-Occidentale a été publié en 1995. Il faudra attendre la chute du mur de Berlin le 9



Figure 5. Les Néo-nazis allemands défilent chaque 8 mai à Demmin « Nous ne fêtons pas le 8 mai 45, nous n'oublions rien » écrivent-ils : la population locale ne soutient cette manifestation

novembre 1989 et la réunification allemande du 3 octobre 1990, pour que le drame subi par Demmin en 1945, ne soit plus tabou, soit 45 ans après la guerre.

Tous les ans, le 8 mai, jour de la fin de la Seconde Guerre mondiale, un rituel morbide a lieu à Demmin : des néonazis défilent en silence dans les rues de la ville jusqu'à la Peene, où tant de personnes se sont noyées. La police nationale est très présente et tente d'éviter les confrontations entre ces néo-nazis et les contre-manifestants. En cette

journée tendue, les habitants de demmin ne soutiennent pas particulièrement cette manifestation.

Très récemment, le 20 juillet 2021, la mairie de Demmin a inauguré « le jardin du souvenir » en mémoire des suicides de mai 45. Par malheur la covid 19 a limité la participation.



Figure 6. Inauguration du Jardin du souvenir de Demmin

---

## Résumé des événements

Le bref exposé qui suit ne peut être qu'un résumé. Certains détails devront être complétés, Si vous avez vos propres souvenirs, ils devront également être pris en compte. Ces faits correspondent à ce que d'autres ont rapporté, mais la plupart du temps ils sont accompagnés par les notes, qui n'ont pas été reproduites ici.

Dans la seconde moitié d'avril 1945, des barrières anti-char ont été installées à l'Est de Demmin. On creusa de profondes tranchées sensées bloquer les chars voire de les précipiter. On utilisa principalement des femmes et les étudiants les plus âgés pour « pelleter ». Le creusement des rues, qui avait été envisagé, fut abandonné. Lorsque les événements se précipitèrent fin avril, l'aménagement prévu des tranchées antichars n'était pas terminé. En ville on érigea, « d'illusoires barricades » dans les derniers jours d'avril.

Le 27 Avril les routes à l'Est de Demmin sont complètement saturées par l'exode des populations. Le samedi 28 avril, on évacua l'hôpital. On apprit aussi qu'on était en train de faire sauter les ponts. Après cela, il n'était plus possible de s'échapper vers l'Ouest. A ce moment, une panique générale et une fuite complètement désordonnées se propagèrent dans la ville. Les responsables du Parti Nazi et de la police s'enfuirent. Lorsque les soldats allemands en retraite firent sauter les ponts, le lundi matin 30 avril, la vieille ville était pratiquement déserte. Dans la Baustrasse, entre la rue Christine et la rue Wiedemen, le presbytère était la seule maison qui n'ait pas été abandonnée par ses résidents. Personne n'était resté dans les autres maisons, même de l'autre côté de la rue. Il en va de même pour la rue Christine et la rue Wiedemen. Dans la maison du maître potier Wendel, les réfugiés de Stettin n'avaient pas quitté Demmin. La



Figure 7. Vue aérienne de Demmin vers 1935

situation était similaire dans d'autres parties de la vieille ville. À midi le 30 avril, les troupes soviétiques sont entrées dans la ville arrivant de Vorwerk<sup>3</sup> et un peu plus tard de l'Est.



Figure 8 Plan de l'ancienne ville de Demmin en 1945

Nombreux étaient ceux qui, restés dans la ville avaient accroché aux fenêtres, des drapeaux blancs, des draps blancs, des nappes ou des serviettes. Un drapeau blanc était également fixé au clocher de l'église. Le Surintendant Dr. Achterberg en avait donné l'ordre au sacristain, Küster Ehlert. Lorsque les premiers chars venant de Vorwerk sont entrés dans la Treptower Strasse, l'instituteur Moldenhauer a tiré par une fenêtre, sur les troupes qui avançaient. Dammann fournit un compte rendu détaillé de cet échange de tirs. Curieusement, la maison d'où l'on a tiré est indemne. Au lieu de cela, la maison individuelle d'en face, qui appartenait à Son Excellence von der Schulenburg<sup>4</sup>, a été incendiée. Un deuxième échange de coups de feu a eu lieu devant la Porte Louise (Luisentor). Une auberge de jeunesse avait été installée dans la haute porte de la cité médiévale, lieu de rencontre des jeunes hitlériennes. Apparemment, les chars qui se dirigeaient vers la vieille ville ont été ciblés par des tirs, partant de ce secteur, ils ont ensuite brièvement riposté. Mme Strohschein aborde cet échange de coups de feu dans son rapport. Pendant des

<sup>3</sup> Vorwerk est un quartier de la ville hanséatique de Demmin. L'endroit est à environ 1,5 kilomètres au sud-est du centre-ville.

<sup>4</sup> Le comte **Friedrich-Werner von der Schulenburg**, né le 20 novembre 1875 à Kemberg et mort le 10 novembre 1944 (à 68 ans) à la prison de Berlin-Plötzensee, est un diplomate allemand, dernier ambassadeur du Reich à Moscou et membre de la conspiration contre Hitler du 20 juillet 1944.

décennies, la porte montra des traces d'obus de char dans la partie centrale, du côté Est. Il n'y a aucun rapport de combats à Demmin.

Toutes les unités militaires allemandes, y compris les SS, avaient quitté la ville avant que les ponts ne soient détruits. Apparemment, il n'y avait plus de Volkssturm<sup>55</sup> dans



Figure 9 Au fond la Luisentor (Porte Louise) en face de la Anklamer Strasse vers 1935

la ville. Tous les rapports indiquent clairement que la ville fut occupée par les troupes soviétiques en très peu de temps.

Déjà au petit matin du 30 avril, des détachements avancés, sans équipement lourd, s'installent au-dessus de la Peene, occupent Stuterhof et avancent jusqu'à Deven. Les unités de chars et d'artillerie étaient bloquées dans la ville. La Baustrasse était également pleine de chars. Le lendemain, les unités de combat ont pu se déplacer sur des ponts d'urgence nouvellement installés.

Immédiatement après leur arrivée, les troupes sont entrées dans plusieurs parties de la ville et ont ordonné aux habitants de quitter leurs maisons.

Quatre officiers étaient cantonnés dans le presbytère de la Baustrasse, plus 20 hommes à l'étage supérieur. Il s'agissait du commando de pionniers chargé de la construction du pont d'urgence. Pourquoi sont-ils venus chez nous, alors que les maisons voisines étaient vides, je ne sais pas. Personne ne posa la question.

<sup>55</sup> « **Volkssturm** » (que l'on pourrait traduire par « Tempête du Peuple ») est le nom donné à la milice populaire allemande levée en 1944 et qui devait épauler la Wehrmacht dans la défense du territoire du Reich à la fin de la Seconde Guerre mondiale,

Cependant, nous n'avions pas eu à quitter la maison. Pour nous, le logement s'est avéré être un coup de chance. Un garde a été placé dans le petit couloir pour éloigner les premiers pillards. Le détachement de pionniers cantonnés chez nous, quitta la ville le matin du 2 mai. Les femmes ont pu rester également dans « ce cantonnement d'officiers » sans être inquiétées. Toutes nos femmes portaient des foulards. Elles avaient renforcé les rides de leur visage avec des bâtons de charbon de bois afin de paraître aussi vieilles et laides que possible. Les officiers se sont comportés correctement, et rétrospectivement, je ne les dirais pas non plus, antipathiques. L'un s'est penché vers le bébé qui parut ravi. Ce fut bien différent avec les pillards qui suivirent.



Figure 10. Vue vers le Nord Est, depuis le clocher de l'église St Bartholomée, avant l'incendie de 1945

Il y eut d'abord une sorte de psychose générale, qui se mêlait souvent à une étrange naïveté lors des premiers contacts avec les soldats soviétiques. Mais dans le contexte de la croissance rapide du nombre de pillages et de viols, la peur s'imposa de plus en plus. Dans la nuit du 1er mai. Les incidents se multiplièrent propageant pour beaucoup une peur plus terrible que la mort, une peur dans laquelle la mort finalement apparaissait comme une planche de salut. Les concours désastreux de circonstances qui ont conduit à ce drame terrible après l'invasion, se sont additionnés dans leurs effets : ils comprenaient non seulement la destruction des ponts provoquant l'accumulation des troupes dans la ville, mais aussi la conjoncture du calendrier du 1<sup>er</sup> mai<sup>6</sup>. La célébration du 1<sup>er</sup> mai a conduit à de terribles débordements

---

<sup>6</sup> Fête nationale en URSS

dans de nombreux quartiers de la ville. Les descriptions de Marie Dabs fournissent des exemples dans la région de Stuterhof.

Les comptes rendus montrent clairement que la ville avait été abandonnée au pillage et au viol par les troupes, puis incendiée en signe de punition. Il y a eu quelques incendies isolés le 30 avril. Pour l'incendie délibéré de la ville, il fallut attendre le 1er Mai. La ville a été incendiée après que les troupes avec leur équipement militaire lourd aient franchi les ponts provisoires rapidement érigés et aient quitté la ville. L'ordre chronologique des événements confirme la logique du drame : - comme on le disait à l'époque - le pillage avait été précédé par une attaque contre la mairie ce qui n'est plus à prouver.

Pour mettre le feu à Demmin, on se concentra sur la rue principale devant la Luisentor et la vieille ville. Mme Strohschein décrit très clairement comment la vieille ville a été incendiée.



Figure 11. Vue du même point que la photo précédente prise après l'incendie de la vieille ville

Après que les abords de la rue, en particulier la place du marché de la vieille ville, Luisenstrasse et Frauenstrasse, aient été livés au feu, les flammes continuèrent à se

propager. La vieille ville, avec sa forte densité de bâtiments - la plupart était à colombages – fournissait un parfait combustible aux flammes.

Les soldats d'abord empêchèrent toute tentative d'éteindre l'incendie, et très vite, la seule chose qui restait à ceux qui n'avaient pas encore fui les soldats était de fuir les flammes. La ville brûla durant plusieurs jours. Ceux qui se trouvaient dans les villages et les forêts alentour virent la ville brûler. Au milieu de la fumée on ne pouvait plus distinguer la pointe du clocher de l'église. Les incendies atteignirent leur paroxysme le 2 mai ; ce n'est que le vendredi 4 mai qu'ils se sont éteints.

Alors que le feu s'était propagé dans l'après-midi, jusqu'au petit poste des infirmières, juste en face de notre maison, quelqu'un courait dans la rue en criant : « Il faut l'éteindre ! » Cela devait être le jeudi 3 mai après-midi. Mais, seules quelques maisons pouvaient être sauvées. Les débordements du vainqueur dans la nuit du 1<sup>er</sup> Mai, puis l'incendie de la ville poussèrent de plus en plus de malheureux au suicide. Ils ne voyaient pas d'autre issue. La panique croissante de beaucoup leur avait fait franchir le seuil de la mort. Tout comme les flammes se propageaient d'une maison à l'autre dans la ville, le souhait de mourir se transmettait des uns aux autres parmi la population. Ce n'est pas la propagande nazie qui a poussé les gens au suicide, mais la situation qui fit que cette propagande devint réalité.

Beaucoup se noyèrent. Le récit du Dr Martens ne nécessite aucun ajout. D'autres prirent du poison, ce qui était considéré comme une solution contre le pire et, à ce moment-là, un secours précieux. D'autres encore se sont tiré une balle ou se sont pendus. Beaucoup ont essayé de se donner la mort en s'ouvrant les veines. Beaucoup n'ont pas réussi. On ne peut parler des suicides à Demmin sans rappeler qu'il y a eu de nombreux suicides à d'autres endroits, y compris dans les villages, en lien avec l'invasion des troupes soviétiques, parfois pour prévenir un châtement redouté, souvent par peur. Demmin, cependant, représente de loin un terrible record. Ces suicides de masse sont le résultat direct de ces actes de représailles, et de l'escalade des événements dans la ville.

En plus de cette constatation, une autre situation ne doit pas être oubliée. La classe dirigeante nationale-socialiste s'était depuis longtemps enfuie et avait laissé la ville dans le chaos. À cet instant, il n'y avait personne dans la ville qui possédait l'influence nécessaire et en même temps l'autorité morale requise pour s'opposer au désordre qui s'était visiblement établi depuis le 28 avril ; il aurait fallu empêcher les ponts d'être coupés, préparer et imposer un transfert de pouvoir. Ce qui s'est passé lors de la reddition de Demmin, se résume à l'action spontanée et individuelle des résidents qui suspendirent leurs draps ou chiffons blancs aux fenêtres.

À l'exception de quelques maisons privées et d'une partie de la Baustrasse, toute la vieille ville était sous les décombres. Au milieu des ruines se dressait le magnifique bâtiment de L'église St Bartholomée, qui allait désormais symboliser encore plus la ville. Il a fallu beaucoup de temps avant que tous les gravats soient déblayés. Pendant plusieurs années, ces ruines furent un terrain de jeu pour nous les enfants.

À partir du 1<sup>er</sup> mai, Demmin devint le centre de commandement de la 65<sup>e</sup> armée du colonel général Batov. Le 19 mai, le major Petrov fut désigné comme commandant de la ville et du district de Demmin. Le premier ordre émis par Petrov le 23 mai a été conservé (non fourni ici). Arthur Müller, le recteur de l'école des garçons de la ville, selon ses propres déclarations, a été nommé administrateur de district par

le commandant civil le 15 mai et confirmé par le commandant de guerre. Le premier maire fut, Harz, un cadre supérieur des services municipaux.

Naturellement, les rapports suivants, présentés ici donnent des premières indications sur les efforts d'un retour à une vie normale et sur les difficultés nouvelles qui surgirent lors de ce processus.

Le 1er juillet 1945, les horloges devaient être synchronisées, elles furent mises à l'heure russe, c'est à dire avancées à 13 heures de l'après-midi à 12 heures.

### **Description des événements dans les archives du SED<sup>7</sup>**

Lorsqu'on remplaça le pouvoir national-socialiste déchu par une nouvelle autorité, une nouvelle idéologique, on a caché, dans la vision officielle, tout ce qui pouvait ternir la libération du fascisme. Sinon, on aurait également attiré l'attention sur les nouveaux problèmes créés par la nouvelle idéologie.

Tant qu'il restait un grand nombre de témoins, le poids des événements a fait qu'il n'était pas souhaitable d'aborder le sujet.

Les autorités considéraient que mentionner les exactions commises par l'armée russe à Demmin devait s'accompagner du rappel des exactions commises par les Allemands en Union Soviétique, et évitaient, ainsi, de fournir des détails sur ce qui s'était passé. La SED n'a divulgué des informations sur ces événements historiques que des décennies plus tard. En 1975, une « commission de district » a élaboré une compilation de documents pour étudier l'histoire du mouvement ouvrier local. Cette sélection propose, entre autres, l'ordonnance tronquée N°1 du 23 mai 1945 édité par le commandement Soviétique à Demmin.

La comparaison entre le document « corrigé » avec le document original conservé est flagrante. Ce que les historiens du SED ont omis en 1975 et n'ont pas réimprimé, concerne les sanctions pénales.

Au point 2, tous les responsables des organisations du NSDAP, SS, SA, HJ, du NSSKK, de la Société nationale des étudiants, du Syndicat national des fonctionnaires, la Fédération des juristes nazis, des femmes nazies, entre autres, doivent se présenter à la Kommandantur désignée du canton. Le non-respect de cette obligation est passible de la sanction suivante : « *L'omission de cette déclaration est considérée comme un acte hostile dirigé contre l'Armée rouge et est considéré comme un acte d'espionnage et de sabotage* », Les événements des premiers jours montrèrent la signification de ces menaces. Les historiens même du SED eurent, en 1975, les pires difficultés à justifier la sévérité de ces menaces. Ces sanctions pourraient être considérées comme une preuve que l'incendie de la ville après l'invasion des troupes soviétiques n'était qu'un acte de punition comme de représailles.

La distance entre la dissimulation, l'omission de passages n'est pas très loin de fausses déclarations volontaires.

« L'école départementale de la SED, un collège d'enseignants et un collectif de participants au 22 années de cours donnés en 1975 sur la direction départementale de la SED le confirment sous le titre « *Sur le chemin de la victoire d'Avril et Mai 1945* ». La SED cherche à développer la légende que « *même à Demmin des citoyens courageux ont rejoint les troupes soviétiques pour protéger Demmin de la*

---

<sup>7</sup> SED : parti politique de la République démocratique allemande (RDA) d'obédience communiste.

*destruction* ». Il y est également écrit « *A la Porte Louise, des jeunes du Wehrwolf sont venus lancer des grenades et des officiers soviétiques furent assassinés (poison) à la pharmacie. La suppression de ces éléments fascistes entraîna la destruction totale du centre-ville de Demmin* ». On a cherché, volontairement, à développer le sentiment que la destruction de Demmin était le résultat de combats. Mais toute personne qui réfléchit, prend conscience de la contradiction de cette affirmation : il suffit de considérer la disproportion évidente entre l'action (des jeunes hitlériennes lançant des grenades porte Louise) et les conséquences (la destruction de Demmin). De même, l'empoisonnement apparemment inventé des officiers russes ne correspond pas aux témoignages. À chacun d'apprécier ces brefs extraits des récits du SED.

Rassembler les sources encore disponibles aujourd'hui est plus important que de s'attaquer à ceux qui déforment l'histoire des événements afin que les plus jeunes d'entre nous aient une bonne idée de ces événements et soient en mesure de se forger leur propre jugement. La documentation présentée ci-après, vise à y contribuer.



Figure 12. L'Hôtel de ville en ruine sur la place du Marché, après son incendie de 1945 et quelques déblaiements

### **Comptes rendus, souvenirs, documents**

Les rapports et les mémoires reproduits ici ont été rédigés à des moments et des lieux différents. L'un de ces rapports fut déjà écrit dès 1945, d'autres documents correspondent à d'autres souvenirs transcrits durant le cours de la vie, et correspondent à une plus large période de temps. Certains de ces documents ne furent publiés que dans les années 90. C'est la raison pour laquelle, l'ordre dans lequel ces témoignages et ces mémoires sont ici présentés ne respecte pas la chronologie de leur apparition. Au lieu de cela, une ventilation en fonction des lieux est proposée, suit une présentation concernant les villages à l'Est de Demmin.

Des témoignages concernent les événements survenus à Stuterhof et dans les environs de certains villages à l'ouest de Demmin et rappelons également les souvenirs de Marie Dabs, mentionnés à plusieurs reprises.

## Souvenirs du Dr Lotte-Lore Martens transcrits lors du 50e anniversaire de la fin de la guerre à Demmin

Le lendemain de la capitulation de Demmin, nous fûmes obligés de quitter notre appartement du 5, Chemin de Pensiner, car les militaires russes y occupaient de nombreuses maisons. Avec quelques affaires indispensables sous le bras ou sur le dos, nous nous sommes d'abord rendus chez notre tante dans la Campstrasse (aujourd'hui Goethestrasse). L'appartement d'une pièce et demi s'est vite révélé trop exigu pour notre famille, nos autres parents de Demmin, de Stettin ainsi que nos amis de Deutsch-Krone<sup>8</sup>. Mais ce problème trouva rapidement une solution : la soldatesque russe força l'accès de l'appartement et commença à piller. Ma mère et moi nous enfûmes les premiers dans la rue. Là, les soldats débarrassaient les femmes de leurs bijoux. Le calme y régnait encore.

Nous avons laissé mon père car son handicap l'empêchait de marcher, ma grand-mère berlinoise de 85 ans et la sœur de mon père dans le Campstrasse chez la vieille tante. Ici, ils vécurent - donc sans nous - l'enfer de Demmin.

À peine ma mère et moi avons atteint le carrefour de l'Augustastrasse (aujourd'hui Pompestrasse), que nous vîmes une foule énorme venir vers nous, comme un raz de marée. Celle-ci se dirigeait vers Beethovenstrasse, la gare, Tannen, la route de Jarmen. On nous expliqua que beaucoup de fûts de liquide apparemment inflammable avaient été déchargés dans la Frauenstrasse ce qui accréditait la rumeur que Demmin serait réduit en cendre. Ce n'est que le lendemain que nous avons appris que, pendant trois jours, suite à un incident grave, la ville avait été mise à sac, incendiée, les femmes violées. Il paraît qu'un document contenant ces trois terribles thèses a également été vu à la porte de la mairie, que s'est-il réellement passé ?

La rumeur rapporta qu'un conseiller de l'école supérieure de Demmin, connu des anciens habitants, aurait tué trois officiers russes après la reddition de la ville, puis il aurait tué sa famille, et se serait finalement suicidé. Le soi-disant empoisonnement prémédité dans la pharmacie Adler, dont plusieurs hauts officiers russes auraient été victimes, ne devrait pas être confirmé : les témoignages d'une camarade d'école qui y travaillait en cette période le laissent entendre ; Le propriétaire de la pharmacie s'était suicidé avec du vin empoisonné ; On pense que le reste de ce vin empoisonné demeurait dans une carafe qui fut consommé ultérieurement par les Russes. Il a dû en être ainsi.

Ma mère et moi, avons marché, cette même journée jusqu'à une falaise près de l'usine de calcaire avec vue sur la magnifique vallée de la Tollense<sup>9</sup>. Comme par miracle nous y rencontrâmes nos voisins, nos proches et nos amis. Nous avons passé la nuit suivante à la belle étoile, cela nous sauva, nous « les migrants » ; car dans ma ville natale, se jouait durant les heures qui suivirent, ce qui a probablement été la plus grande tragédie de Demmin. Les faits suivants doivent être pris en compte. En fuyant les nazis avaient fait sauter tous les ponts de la ville, bloquant tout dans la cité, y

---

<sup>8</sup> **Deutsch Krone** (aujourd'hui **Wałcz**) est une ville de la Voïvodie de Poméranie occidentale, dans le nord-ouest de la Pologne

<sup>9</sup> La Tollense est une rivière du Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, proche de Demmin

compris toutes les fournitures militaires. De plus, dans Demmin, de nombreux entrepôts étaient pleins de nourriture, mais surtout de spiritueux – d'excellentes marchandises venant de Stettin, tout cela à disposition gratuite du vainqueur.

Concernant la tragédie dans la ville : Les vainqueurs, ivres, s'en prennent à



toutes femmes qu'ils trouvent, les humilient, ont volé tout ce qui leur tombe sous la main et finalement, à l'aube du jour suivant, la vieille ville fut systématiquement incendiée. De la colline, qui nous avait tous accueillis avec nos affaires restantes, nous avons vu d'épaisses fumées envelopper Demmin. Les flammes envahissaient l'Ouest de la ville. Nous avons tous en tête l'incendie de Rome déclenché par Néron ; ce ne pouvait pas être plus impressionnant !

En tant qu'étudiante en médecine autre chose m'a effrayée. Avec la fumée arriva sur la route de Jarmen un grand nombre de femmes violées, parfois encore en sang, tenant par la main un, deux, trois, parfois quatre enfants en transe, le regard vide. Nous les vîmes prendre, à un moment ou un autre la direction de la Tollense<sup>10</sup>.

Psychose de masse. Elles cherchaient la mort dans les eaux. Quelques femmes savaient nager, les enfants, pas encore. Quelques femmes survécurent. Comment pouvaient-elles supporter ce qui s'était passé ?

Après avoir appris par des voisins les intentions suicidaires de mes parents restés dans la Campstrasse, en particulier celles de mon père, je parcourais toute la journée, les rives de la Tollense en compagnie de mon oncle. C'est là, au niveau de la station d'eau, que j'ai retrouvé le passeport militaire de mon père, son manteau de fourrure, celui de ma grand-mère et celui de ma tante. Chaque jour, je demeure troublée à la vue de la rive de la Tollense. Comme la bordure d'une robe de printemps, sur une largeur de 1.5 à 2 mètres, flottaient du linge de bébé, d'autres vêtements, notamment des vêtements de femme, des fourrures précieuses, des passeports et de

<sup>10</sup> Tollense ; cour d'eau coulant au sud de Demmin et se jetant dans la Peene

l'argent : l'argent - personne ne se penchait pour le ramasser parce qu'il ne représentait plus rien. Cette contradiction est tout simplement effrayante !

Nous avons passé quelques temps chez des gens accueillants, et après trois semaines nous pûmes revenir à notre appartement pour le retrouver pillé à l'exception des meubles, nous l'avons nettoyé ainsi que la cave que les occupants avaient transformé en porcherie : après un court intermède en tant qu'ouvrière de manipulation dans la gare de fret, je trouvais une opportunité dans le secteur de la santé. Je devins la seconde assistante du Docteur, Mme Flören, une généraliste qui avait fui Pillau<sup>11</sup> en Prusse Orientale. Elle était accompagnée de deux enfants mineurs. C'est à son contact, que je rencontrais à nouveau des femmes meurtries et leurs enfants. Je découvris les conséquences du drame. Presque toutes les femmes mises enceintes lors des viols se sont faites avorter. Travail à la chaîne. La procédure avait été mise en place par un médecin militaire de haut rang, qui fut arrêté par la GPU<sup>12</sup>, maltraité torturé et tué on ne sait où. Lorsque on le sortit d'une cellule du GPU de Demmin, couvert de sang, certains passants l'ont reconnu.

Le troisième acte de la tragédie reposa sur l'apparition de maladies vénériennes. Les femmes, solides, avaient fait preuve de courage jusqu'à présent. On entendit parler de « gonorrhée asiatique » et de syphilis. Mme le Dr Flören avait également reçu une excellente formation dans le domaine des « maladies de la peau et les MST ». Elle transmit rapidement ses connaissances à Reni Nusschag - camarade de classe, la belle-fille de Monsieur le Docteur Westphal, légendaire docteur de Demmin - et à moi-même. Reni et moi, nous nous relayons dans les soins apportés à ces femmes. Il y avait à chaque fois une centaine de personnes présentes lors « de nos consultations ». Grâce à la formation et aux conseils constants du Dr Flören, nous avons été « couronnées de succès » durant les années qui suivirent. Je dois encore mentionner les épidémies de typhus et de fièvre aphteuse qui se propagèrent dès les premiers jours de mai.

Il semble que plus de 1000 personnes soient mortes - les chiffres exacts n'ont jamais été connus. En juin 1945, on put mettre en place les premières vaccinations contre le typhus. Les collaborateurs de l'institut Médical universitaire du Greifswalder, sous la direction du professeur Herzberg, avaient élaboré ce sérum. La mise en œuvre fut couronnée de succès. Aujourd'hui encore, le professeur Herzberg est considéré par les spécialistes comme le « sauveur de Demmin ». Le test O-X-19 a également été mis au point par cet institut, ce qui a permis de détecter très tôt le typhus.

## **Lettre de Madame Else R. - Jarmen<sup>13</sup> le 28 décembre 1945**

Cher Werner !

Grand merci pour ta lettre du 2/12/45. Cela m'a rassurée que tu ailles toujours bien. Malheureusement pour moi, une réalité plutôt horrible s'impose. Je dois te décrire cette affreuse et triste réalité. Le 1<sup>er</sup> mai 1945, à 7 heures du matin mouraient ta chère

---

<sup>11</sup> Cette ville de Prusse orientale est aujourd'hui en Russie dans la région de Kaliningrad, elle porte le nom aujourd'hui de « Kaltiisk »

<sup>12</sup> GPU ; police d'Etat Soviétique fut intégré dans le NKVD

<sup>13</sup> **Jarmen** est une ville de Poméranie-Occidentale, située à une vingtaine de km, à l'Est de Demmin

mère et ta sœur dans leur chambre à coucher, toutes deux empoisonnées. Ton cher père, peu après, s'est suicidé par balle dans la pharmacie encore fumante.

Maintenant, Werner, accepte les plus chaleureux de mes vœux. Tu ne peux pas savoir combien je me sens proche de ta souffrance. Tes parents ont toujours été très bons pour moi et j'ai passé chez eux de superbes moments. Maintenant Je vais te raconter ce qu'il s'est réellement passé.

Avant l'arrivée des russes, ta mère avait emballé beaucoup de chose et l'avait transporté au sous-sol, disant « *pour que cela soit à l'abri du feu* ». Madame Michel, Ilse et moi devions fuir vers Hambourg, mais nous avons préféré rester, car aussi dramatique qu'on le racontait, tes parents pensaient que ça ne pourrait pas empirer.

nous étions tous à la maison<sup>14</sup> lorsque le 30 avril, autour de 13 heures les russes entrèrent dans Demmin. Ton père, dès qu'il vit arriver les premiers russes devant la gare du chemin de fer local hissa le drapeau blanc. L'invasion était très calme. Environ une heure plus tard, vinrent les deux premiers russes à la maison, demandant montres et schnaps. Ensuite vinrent quelques autres réclamant un médecin ; ton père les a soignés. Le soir ton père dut sortir sa DKW<sup>15</sup> du garage et partir avec quelques russes. Il revint mais sans sa voiture. Alors nous avons mangé notre pain du soir dans la cave, car c'est là que nous nous étions installés et avons décidé de dormir.

Après avoir mangé, au début tout était calme et nous avons tous osé monter à l'étage et regarder dans la rue, depuis la chambre de madame Jeschke. C'est alors que Ilse me dit « *Viens Else, retournons-en bas et allons dormir* ». Nous étions juste dans la cave lorsque quelqu'un descendit l'escalier et dit « *silence, éteignez la lumière* ». Alors nous nous sommes cachées, tremblantes de la tête au pied. Du dessous nous entendîmes des pas lourds qui s'approchaient de l'escalier de la cave, mais ils n'allèrent pas plus loin. Ainsi nous avons tremblé une bonne heure. Lorsque, au-dessus, tout devint calme, tes parents, Jeschke, madame Michel et madame Lorenz descendirent et nous racontèrent qu'un polonais avait expliqué à ton père que tous les responsables du canton, ils étaient 1933, avaient été abattus. Puis il posa des questions sur la fille, et comme il réclamait la fille, Mme Lorenz s'est fait passer pour elle et fut violée quatre fois.

Alors tes parents ont décidé de monter se coucher et de dormir. Ilse et moi avons cherché une cachette au sous-sol, mais rien ne correspondait. Ilse était désespérée et me dit : « *Si Papa veut nous tuer, à quoi sert cette cachette* » Ta mère, aussi me dit à ce moment « *Else, Préparez-vous, nous allons nous suicider* » Je ne pris pas, ces mots au sérieux et répondis naïvement. « *Vous ne pouvez pas faire cela, c'est impossible* ». Alors je dis comme toujours, « *Bonne Nuit !* » et me dirigeais vers la cave pour aller dormir avec Madame Michel, Madame Lorenz, Madame Perl et mon mari actuel.

Nous avons dormi tout habillés jusque vers minuit. Alors on cogna à porte d'entrée : ton père ouvrit. Deux officiers russes entrèrent dans la cave avec ton père. Ils discutèrent entre eux mais personne n'y comprenait rien. Alors ils se tournèrent vers nous, les femmes et finalement dire à Madame Michel et madame Lorenz « *Suivez-Moi* ». Nous savions ce qui devait leur arriver. Elles revinrent vers 5 heures

---

<sup>14</sup> Au « 6 a rue de la gare »

<sup>15</sup> DKW marque de voiture allemande

du matin, et s'allongèrent, en haut, dans mon lit pour dormir au calme. Comme je l'appris, plus tard de Madame Michel, ta mère, interrogea les deux femmes, vers 5 heures du matin, pour savoir si elles voulaient mourir. Mais elles durent promettre de ne rien nous dire à ce sujet à nous qui étions dans la cave. Elles répondirent non, à cette question et s'allongèrent pour dormir. Peu avant 7 heures ton père vint nous voir dans la cave et nous expliqua que Madame Schmerzpfennig était passé et lui avait dit que ce qui se passait dans la ville était effrayant. Ton père me laissa un petit paquet sur la table avec ses mots « *Pour Toi, Else* ». Je me disais que ce ne pouvait être que du poison. Plus tard je regardais ce que contenait ce petit paquet, et trouvais au lieu du poison, l'alliance de ton père avec ces deux mots « *Au Revoir !* ». Malheureusement je découvris tout cela trop tard pour réaliser ce qui se passait. Sur ces mots « *continue de dormir calmement,* » ton père nous quitta.

Au matin, je me levais pour aller me laver dans la salle de bain. Précisément au moment où je sortais de la salle de bain, Mr Jeschke descendait l'escalier avec des valises, il me dit « *Les Kuhlmann se sont suicidés et ça brule là-haut...* » Je ne sais pas ce que j'ai ressenti, et je montais en courant, voulus me précipiter vers la pharmacie, mais une fumée si épaisse venait vers moi que je ne pouvais rien distinguer. Pourquoi ne suis-je pas, alors, montée dans la chambre à coucher, je ne me l'explique pas encore aujourd'hui. Mr Jeschke m'apprit que ta mère et Ilse, reposaient sur le lit, mortes, la main dans la main, Affolée, comme je l'étais je regardais



Figure 14. Perspective vers le Nord de l'église St Bartholomé, le champ de ruine entre la Luisenstrasse et Baustrasse.

dans le bureau et la salle à manger. Dans la chambre de Mr et Mme Michel les tapis étaient détrempés d'un liquide noir. Je retournais au sous-sol pour emballer quelques affaires que j'y avais rassemblées. Nous étions poussés par un sentiment d'urgence car nous pensions que la maison pouvait à tout moment exploser. Mes affaires d'hiver se trouvaient à l'étage supérieur ainsi que beaucoup d'autres qui terminèrent malheureusement brûlées.

Avec quelques affaires que nous avons pu rassembler, nous avons tous quitté la cave au plus vite. Nous trouvâmes logement chez la femme de von Heyden<sup>16</sup>. Comme la maison brûlait nous nous sommes regroupés dans la cave et avons fait ce qui nous paraissait possible. Le sol était déjà encombré de navets et de choux, la penderie était déjà pleine. Nous avons apporté pour toi, ta valise, un tapis de salle manger et une corbeille pleine de linge de Mme von Heyden... Nous étions le Mardi 1er mai 45. La maison fut réduite en cendre jusqu'à la cave.<sup>17</sup>

Le Mercredi nous avons eu 10 minutes pour quitter la maison de Mme von Heyden que les russes voulaient aménager en hôpital. Durant la nuit, les russes s'étaient chargés de piller nos valises. Nous n'avons pu emporter toutes nos affaires, et même pas les choses qui étaient par terre : la maison était déjà pleine de russes. Nous étions dans la rue sous la pluie et personne ne savait où aller. À nous les femmes on proposait du poison pour celles qui voulaient perdre la vie. Mon mari nous a empêchés de le faire et nous avons descendu la rue vers Jarmen avec le peu qui nous restait. Nous avons pris quartier dans l'usine Hartstein, où s'y trouvait toute la famille Hellwig. Nous y passâmes une nuit, jusqu'à être dérangés vers minuit par les russes. Alors nous nous mimes à courir vers Jarmen, Mme Michel, Mme Lorenz, Mme Perl, mon mari et moi. Tous les cinq nous purent trouver un abri dans la maison de mes parents. Les trois femmes restèrent jusqu'à mi-mai, et partirent à pied pour Berlin. Elles sont bien arrivées à Berlin. Mme Michel retrouva son appartement intact, malheureusement ses meubles avaient brûlé à Demmin. Je reste en contact postal avec elle, son adresse est .... Elle m'a écrit que Mademoiselle Kuhlmann s'est suicidée le 24.4.45 et que Egon doit être dans la région de Hanovre mais ne doit plus avoir de vêtement. Mme Braun m'écrit de Lubeck, et elle a aussi perdu tout ce qu'elle possédait à Demmin. Je l'ai aussi mise au courant, son adresse est ..... Je reste aussi en contact postal avec Mme Roloff. Elle a déjà reçu, il y a plus ou moins longtemps, une lettre de ta part, et elle m'écrit qu'elle te recevra à n'importe quel moment chez elle.

Le 20.5.45, Mr Jeschke et mon mari sont retourné à Demmin, pour voir ce qui pouvait être encore sauvé de la cave. Malheureusement la cave avait déjà été totalement pillée. Nous n'avons pas osé aller à Demmin plus tôt car c'était trop dangereux. Les Hellwig ont récupéré de la cave, quelques-unes de tes affaires que je conserve en dépôts ici à Jarmen. Il y a une table, 3 chaises, l'armoire blanche à chaussures avec quelques ustensiles, une commode, toutes les photos de famille du bureau, tous les albums de photos et les documents. Tout ce qui avait une valeur pour toi a été sauvé, et tu peux à n'importe quel moment les récupérer chez moi. Concernant une question du tribunal de district de Demmin te concernant, Mme Roloff a interrogé le tribunal, et la réponse est arrivée que le patrimoine des personnes qui ont fui ou qui se sont suicidés est attribué à l'armée Rouge et que ces biens sont saisis. Lorsque tu viendras chez moi, nous pourrons parler de beaucoup de choses et peut-être, les gens gentils te rendrons des objets venant de ton sous-sol. J'ai déjà essayé, mais sans succès.

L'aspect de Demmin est maintenant effrayant. 60% de la ville est détruit ou endommagé. Le centre-ville est à peu près dans le même état.

---

<sup>16</sup> La maison de von Heyden est la maison voisine

<sup>17</sup> Aujourd'hui soubassement d'un immeuble.

Maintenant, mon cher Werner, je veux encore t'informer que ta mère et Ilse sont enterrées dans une tombe au cimetière. Ton père n'a pu être récupéré dans les décombres. Les corps carbonisés de ta mère et Ilse furent trouvés dans les restes de la salle à manger. J'ai planté sur leur tombe une croix qui n'est que de bois, mais plus tard nous pourrons la changer.

Sais-tu, cher Werner, où se trouve Eckart Ender ? Ses parents se sont aussi suicidés et sa sœur est retournée à Prague. Mr Eggers, Le cordonnier Gerhard, toute la famille Behnke et sa belle-famille, Dr Melzer ainsi que beaucoup d'autres se sont donné la mort à Demmin.

Les Hövert ont exploité ton jardin durant l'été. Ils vont tous bien.

Maintenant je peux encore te raconter que le 20 octobre 45 j'ai épousé G.R. Il assure la gestion de la caisse maladie du territoire de Demmin. Nous allons bien, mes frères et sœurs si ce n'est qu'on pourrait nous donner un peu plus à manger. Ta mère avait invité mon mari dans la cave, avant que les russes arrivent car ses parents avaient fui. Ainsi nous pouvons partager cette triste période. Nous portons les alliances de tes parents. Je voudrais maintenant te féliciter pour ton anniversaire et te souhaiter le meilleur pour ton difficile parcours sur terre.

J'espère que ces lignes te trouveront en parfaite santé, et je souhaite encore que tu pourras me répondre.

Si tu viens ici, j'espère que tu passeras me voir, ainsi je pourrai bien mieux te parler de tes proches.

Ta Else t'envoie un salut du fond du cœur.

Mon époux et ma sœur te transmettent leur bonjour.

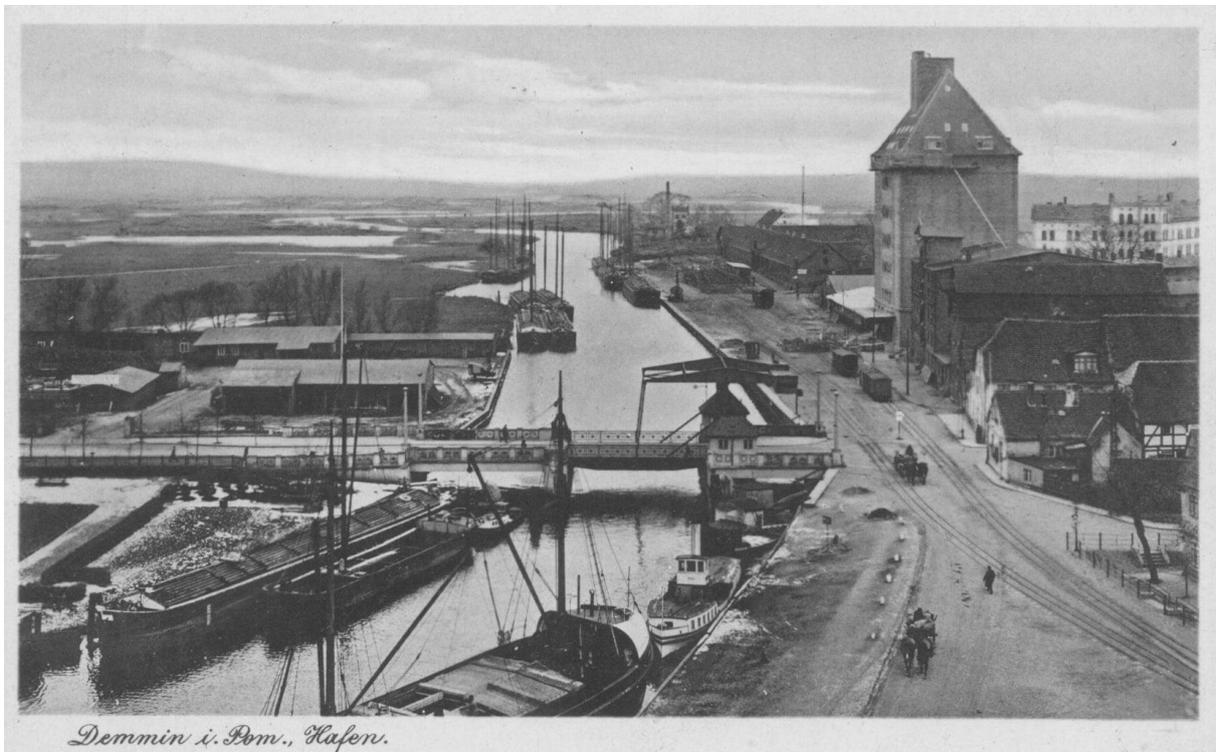


Figure 15 Le pont Meyenkrebs sur la rivière Peene. Vers 1930

## Souvenirs du Dr. Guillaume Dammann Demmin, le 13 décembre 1955.

Le samedi 28 avril 1945, je vis lors d'un déplacement, que l'école des garçons avait été débarrassée des blessés et que l'on continuait à travailler à la caisse d'épargne du quartier. Le bureau d'alimentation de l'usine à gaz émettait toujours des tickets de rationnement, bien que la désorganisation battait son plein.

Le dimanche 29 avril, juste après midi, il y a eu un bref raid aérien. On entendit aussi des coups de feu : on raconta que les Anglais n'avaient fait que peu de dégâts, une vache aurait été touchée dans les prairies près de la Peene. L'après-midi, la soirée et la nuit se passèrent dans le calme.

Au petit matin du lundi 30 avril, nous avons été surpris par une explosion. C'était vers 6h du matin, mais les horloges avançaient d'une heure, car c'était l'heure d'été. Les vitres des fenêtres tremblèrent. Notre maison où nous vivions déjà à l'époque se situait au 4 de l'Augustastrasse - aujourd'hui la Thälmannstrasse – dans le voisinage du pont-levis vers Vorwerk au Sud, de là où on attendait les troupes soviétiques.

C'était probablement ce pont qu'on venait de détruire en même temps tous les autres ponts. Seuls les deux ponts ferroviaires sur la Tollense et la Peene restaient encore intacts ce dimanche, le pont de Meyenkreb, un pont-levis sur la Peene, a été conservé plus longtemps, car les militaires en fuite l'utilisèrent en direction de Wotenick et Nossendorf.

Peu après midi, le 30 avril, les SA<sup>18</sup> défilèrent dans les villages, menaçant la population dans le cas où quelqu'un sortait un drapeau blanc. Je l'appris de ma logeuse, Mlle Hermann, qui est décédée depuis et que j'avais envoyée deux jours auparavant chez son beau-frère et sa sœur à Nossendorf : nous les pensions plus en sécurité là-bas. Il faut savoir qu'une absurde barricade avait été dressée au coin d'Augustastrasse et de Campstrasse (aujourd'hui Goethestrasse), ce qui laissait penser qu'il pourrait y avoir, ici, des combats de rue. Cela ne s'est pas produit, mais certains éléments irresponsables ont tiré depuis les maisons sur les troupes d'invasion soviétiques. Le lundi vers onze heures, il y a eu une brève mais violente fusillade, puis brusquement des Russes sont apparus partout dans les maisons. La route venant du pont sur la Tollense mène directement dans la ville. Dans la maison numéro 6, vivait l'instituteur Gerhard Moldenhauer, il tira sur des soldats soviétiques qui s'approchaient. J'avais vécu dans cette même maison de 1923 à 1933. Notre voisine, une femme âgée, Mme Frau Renter est restée dans le même appartement jusqu'à sa mort : elle me raconta, un peu plus tard que Mr Moldenhauer était venu lui dire : "*Je viens de tirer sur ma femme et mes enfants. Maintenant, je veux abattre quelques Russes !*".

Moldenhauer n'était pas un fasciste de la première heure, je l'ai connu comme un adversaire d'Hitler à l'époque où nous étions collègues, c'est-à-dire jusqu'en août 1933. Il était trop intelligent pour tomber dans le canular du Troisième Reich, par contre il était trop ambitieux et trop jeune pour pouvoir ou vouloir se tenir à l'écart.

Mme Moldenhauer et ses trois enfants, surtout les filles étaient enthousiasmées par Hitler, car je ne me souviens pas d'un enfant qui n'ait pas été « hitlérien ». Après que Moldenhauer fut devenu membre du parti, on peut trouver des explications. Il

---

<sup>18</sup> SA, est une organisation paramilitaire du Parti national-socialiste. SA = Sturmabteilung (Section d'assault).

avait été nommé directeur à Franzbourg. Je comprends son acte comme celui d'un joueur qui a tout misé sur une seule carte et s'aperçoit qu'il a perdu. Il avait probablement honte aussi. D'autres habitants de Demmin ont également commis de tels actes fanatiques insensés. On raconte que le chimiste Oesterlin dans Luisenstrasse (Breitscheidstrasse) se serait tué par balle : lui et sa famille étaient fanatisés par le fascisme.

Je constatais le premier incendie dans la ville vers le lundi soir. Le vieux Mr Prabel, qui possédait une maison au coin de Frauenstrasse et Turmstrasse, est venu ici pour chercher notre logeuse, Mme Voss, et nous a signalé qu'au coin d'Anklamer Strasse et d'Oberwallstrasse, les maisons de Dähn et Grahl avaient disparu. Il ne savait pas qu'il n'aurait bientôt plus sa propre maison et qu'elle serait réduite en cendre. Mais le 30 avril elle était encore debout ainsi que le 1er mai, mais le 1er mai le feu se propageait, on pouvait le constater depuis la fenêtre, nous n'osions pas sortir dans la rue, car les soldats entraient à tout moment dans les appartements et, lorsque les appartements étaient fermés, enfonçaient les portes. Dans la nuit du 30 avril au 1er mai, je me suis reposé un moment, pas du tout le 2 mai. Cette nuit-là, le feu se déclara soudainement près de chez nous, dans la Campstrasse. Je pense que c'était à la laiterie, à quelques pâtés de maisons. La maison avait appartenu à un nazi.

La ville aurait pu être protégée comme Altentreptow, Jarmen, Loitz, Grimmen et surtout Greifswald, où il avait été possible d'empêcher ces actes absurdes et insensés. Mais il ne restait personne à Demmin qui avait l'autorité morale de protéger la ville. Les responsables fascistes s'étaient échappés dès le début, l'administrateur de district ainsi que le maire, le directeur du lycée et d'autres. Restaient les échelons inférieurs mais cela ne compensait pas. On raconta que le Dr. Gürich était allé à la rencontre des troupes avec un drapeau blanc. Mais cela ne sont que des racontars car avant la catastrophe, Gürich était parti pour Lübeck ou Kiel. Les responsables des autorités se révélèrent n'avoir été que des mercenaires. On savait aussi qu'ils étaient dans une certaine mesure impliqués dans les méfaits du Troisième Reich. L'incendie de la ville a été imposé comme une punition en réparation des atrocités commises. La destruction s'est faite progressivement. Les possibilités de contrôle du feu étaient absentes. Les tentatives d'arrêt des incendies étaient sans espoir, la conduite d'eau étant déjà tombée en panne dans la matinée de lundi. Peut-être que la conduite d'eau avait été endommagée par la démolition du pont ferroviaire et du deuxième pont voisin sur la rivière Tollense. Alors ce qui devait et pouvait brûler, brûla. Les incendies ont duré principalement les mardi, mercredi et jeudi : certains ont été déclenchés plus tard.

La lueur des flammes feu était visible de loin. Melle Hermann l'observa depuis Nossendorf et moi-même depuis les environs de Lindenfelde. Car moi aussi, j'étais parti comme beaucoup d'autres. Initialement, j'avais décidé de rester dans l'appartement. Mais les événements du lundi et en particulier du mardi m'avaient tracassé : on racontait, le mercredi matin, que l'Augustastrasse brûlait - ce qui était une idiote rumeur, nous avons alors, déménagé. Je voulais aller à Nossendorf. Mais nous nous sommes retrouvés coincés sur la grand'route et avons dû rebrousser chemin. Durant la nuit, tirant et poussant la charrette à bras nous atteignîmes Lindenfelde, puis Schönfeld. Je peux comprendre pourquoi tant de gens ont perdu espoir dans la vie ces jours-ci. Nous n'avons plus tous nos repères. Jusqu'à ce jour, nous n'avons vu la guerre que de loin, car la petite ville avait été épargnée des raids aériens, mais maintenant était devenue un brasier.

Lorsque je suis revenu le vendredi 4 mai, deux jours plus tard, le feu était pratiquement éteint. Il ne restait plus grand-chose de la vieille ville, des murs étaient encore debout, le côté nord de la Baustrasse (Karl-KöthenStrasse) principalement, ici et là une maison sur Frauenstrasse et Kahldenstrasse, le centre de la ville était détruit. Au milieu de tous ces décombres, l'église Bartholomée restait intacte. Elle avait été soigneusement conservée, et cela profita aux petites maisons de la place de l'église, ainsi qu'au côté nord de la Schuhhagen et au côté Est de la place du marché, sinon le marché et la mairie auraient brûlé, deux grandes maisons du côté ouest avaient également survécu.

Les faubourgs, celui d'Anklam, le Stuterhof et le Meyenkrebs ont peu souffert en comparaison de la vieille ville, même si une ou quelques maisons ont été détruites dans presque toutes les rues, et lorsque l'incendie se propagea consumant tout un pâté de maisons jusqu'à Magazinstrasse - Mühlenstrasse, Anklamer Strasse, Jahnstrasse. Parfois, une seule maison avait été incendiée, bien souvent un fasciste important y vivait. J'ai déjà parlé de la maison de Campstrasse ; Je ne connais pas le nom de l'ancien propriétaire. L'enseignant Rossowso vivait rue Anklamer : Bahnhofstrasse était précédemment la résidence du Stahlhelmführer<sup>19</sup> Friedrich. Cette maison n'a été concernée que le 6 mai, après que les habitants se soient un peu calmés.

J'ai moi-même constaté que ces actes étaient délibérés et que le quartier général soviétique avait une connaissance précise de la situation. Le vendredi 11 mai, un officier soviétique et un interprète sont venus me voir. Je devais être affecté quelque part, probablement à l'école. À mon grand regret, j'ai dû dire qu'il était trop tard. En raison d'une lésion cérébrale consécutive à un accident, j'avais des difficultés à parler et je ne pouvais comprendre les noms, les chiffres et les mots de langues étrangères que lorsque je les lisais. Il était clair que je ne correspondais pas à ce qui était attendu.

Le lendemain, je suis allé avec Melle Hermann à Nossendorf. Depuis une semaine, Nossendorf avait été complètement évacué. Nous voulions rencontrer la famille Jonas. Peu avant le pont de secours de Meyenkrebs, une femme inconnue nous a abordés : Le commandant avait menacé que si un autre soldat soviétique était assassiné, il (le commandant) arrêterait des otages et les garderait.

Notre parcours était du temps perdu, nous n'avons pu aller que jusqu'à l'entrée du village, mais la rue était fermée. Ce même jour, le 2 mai, on raconta également que le commandant russe avait interdit d'accrocher des drapeaux rouges. Encore une fois, je ne peux parler que d'une rumeur.

---

<sup>19</sup> Stahlhelmführers ; « *Chef des casques d'acier* », chef dans les corps francs nazi



Figure 16. La Turmstasse (rue de la tour) avec la Porte Louise (Luisentot) avec la poudrière (Pulverturm) vers 1930

Il est vrai que des fanions rouges furent bientôt accrochés à certaines fenêtres, et aussi, plus tard en novembre des drapeaux ; on constata que la croix gammée dans son cercle blanc avait disparu. Ça ne coûte rien que de suivre la tendance ! La guerre totale, voulue par Goebbels était totalement terminée. Il s'agissait de relancer la ville. Le plus important était le pain et l'eau. Au début nous n'avions pas besoin de lumière car le jour était assez long. Pendant une semaine ou une semaine et demie, nous sommes allés chercher de l'eau à la laiterie, qui avait sa propre pompe, puis la conduite d'eau fut remise en état. Les boulangers cuisaient comme avant, pendant une courte période sans mark et sans argent on pouvait avoir du pain. Les fonctionnaires et employés ayant appartenu au Parti national-socialiste furent licenciés le 7 mai ou immédiatement après. Il n'y avait pas encore de partis officiels, mais il y avait des hommes qui osèrent rétablir l'ordre. Le recteur Müller de l'école des garçons fut le premier nouvel administrateur du district. Il a fait se propager le bruit selon lequel les autorités tentaient de relancer la vie économique. Le premier nouveau maire fut Harz des ateliers municipaux. Les cartes de rationnement étaient déjà à nouveau disponibles en mai. En juin, l'électricité et la lumière étaient rétablies. En août, la caisse



Figure 17... le même endroit après les destruction de 1945

d'épargne du canton se remis à fonctionner, ainsi que la poste. À la fin de ce mois, pour la première fois, j'ai vu un train circulé à nouveau. Demmin avait rétabli ses interconnexions mais restait isolée.

## Souvenirs d'Ursula Strohschein, Écrits pour le Pommersche Zeitung, 1995

C'était dans les derniers jours d'avril 1945. Les attaques dévastatrices à l'ouest de Berlin, Munich et Stettin étaient derrière moi. En sortant des ruines de Hambourg, j'ai non seulement ressenti la joie du retour, c'était aussi un soulagement de voir ma ville natale Demmin pleine d'étrangers, mais saine et sauve. Malgré l'aérodrome voisin de Tutow, la ville n'avait pas été touchée par une bombe. Mais l'agitation et la peur hantaient la vieille ville hanséatique. « *Que va devenir Demmin ?* », demanda ma tante aux Jeunesses hitlériennes qui y étaient cantonnées ; elle habitait une belle maison de ville au 22 place du Marché, « *Nous défendrons Demmin !* » fut la réponse : nous, c'étaient des garçons d'Hitler et des gens du Volkssturm. Le chef de gare monta en vitesse, quitta son uniforme et disparut.

« *Que deviendrons-nous ? ... vraiment terrible ..., si les Russes arrivent* », se plaignirent des filles russes et polonaises,

Les ouvrières d'un immeuble avec cour sur Luisenstrasse y avaient trouvé leur logement. Ma mère, qui, malgré ses concepts nazis, visitait souvent la maison de ces filles, leur parlait, les aidait avec les articles ménagers dans la mesure du possible ; elle me rapporta les paroles de la plus âgée, Anastas, professeur de russe-allemand « *Avec nous, seul tout ce qui concerne Staline est bon, avec toi, tout est pour Hitler... les autres...* » elle agita la main. Ce n'est que plus tard que j'ai découvert à quel point elle avait raison.



Figure 18 la Oberwallsstrasse avec la Luisentor après l'incendie de la ville vers 1950

Puis vint le jour où notre petite communauté de voisinage se tenait tristement regroupée dans la cour. Notre voisin Stoldt, conseiller municipal de longue date et plus

récemment maire adjoint de notre ville, nous dit au revoir avec sa femme. Avec leurs vélos chargés de valises, ils voulaient partir vers l'ouest.

« *S'il vous plaît, gardez un œil sur notre appartement* », a-t-il simplement demandé. Il avait toujours été honnête. Plus tard, on les retrouva tous deux abattus sur la route de Deven.

À ce moment, beaucoup, beaucoup quittaient la ville, à pied, avec ou sans charrette à bras ou dans les voitures devenues rares. D'autres traînaient des sacs et des caisses dans les rues. Les entrepôts avaient été ouverts. Trois énormes détonations ont fait fuir tout le monde dans les abris antiaériens. Les Russes ? Non, on avait fait sauté les ponts sur la Peene et la Rollense - nous l'apprîmes plus tard. Mais, nous sommes restés terrés dans notre abri, combien de temps ? Les filles russes et polonaises, désespérées, parmi nous. Ensemble, nous avons attendu notre anéantissement.

Des coups de fusil retentirent, des balles s'écrasaient contre la façade Est de la porte Luisentor. Nous restons assis derrière la porte de notre abri, attendant anxieusement la fin. Mais cela n'a pas duré longtemps. Les tirs ont rapidement stoppé. Plus rien n'a bougé. Très prudemment, effrayés, nous nous aventurons hors de la cave à travers la cour. J'ai osé jeter un coup d'œil par la porte et reculais aussitôt. Un officier russe venait de sauter d'une voiture de campagne, courut vers moi, m'a regardé perplexe et m'a rassurée en posant sa main sur mon épaule : « *Ruski-camarade pas méchant, Ruski-camarade ami.* » Il s'éloigna en courant et disparu dans le logement des filles russes. Notre appartement était couvert de débris de verre, mais restait intact par ailleurs. Ma mère pleurait de joie : « *Dieu merci ! Nous gardons l'appartement ...* » encore et encore, elle caressait les coussins avec amour. Nous avons regardé prudemment par les fenêtres aux vitres brisées. Du verre partout sur Luisenstrasse.

Un homme au large visage vérolé, sous une casquette de cuir noir, regarda vers nous d'un regard menaçant. « *Un commissaire !* », chuchota ma mère en pâlisant. Peu de temps après, il grondait dans notre appartement, escorté de deux acolytes lourdement armés tout en faisant des moulinets avec les bras et criant à plusieurs reprises : « *Capitaliste !* ». Lorsqu'il vit le certificat d'honneur de la Garde Civile de Demmin au-dessus du bureau de son père, il fulmina : « *Militariste ! Militariste ...* » refusant de donner toute explication. Après cela, nous ne vîmes plus de soldat de l'Armée rouge, était-ce ce la conséquence de ces épais cercles noirs sur la porte de notre cour et notre porte d'entrée ? Pendant la nuit, nous avons été réveillés par des cris déchirants qui résonnaient dans la cour. Au matin, les filles russes et polonaises avaient disparu. Nous ne les avons plus jamais entendues ni revues.

En surveillant avec angoisse la rue, nous avons noté une étrange agitation des soldats de l'Armée rouge. Ils ne cessaient de plonger des balais à long manche, enveloppés de chiffons dans d'énormes récipients et se hâtaient d'enduire les murs. Nous avons été surpris de voir le ciel rougir sur la place du marché. Au feu ! Les maisons de la place du marché brûlaient.

Et puis les événements se sont précipités. Nous avons été chassés de la maison, nous sommes restés dans la cour ; là, nous avons essayé d'éteindre le feu, mais il fallut abandonner, nous nous sommes, alors, précipités vers l'appartement, avons attrapé tout ce que nous pouvions transporter. Les Russes - ou Mongols - armés de carabines nous laissèrent partir. Nous avons tiré de la remise la charrette à deux bras que le garçon de courses utilisait autrefois, pour les bidons d'eau minérale. Nous

l'avons fébrilement chargée, en toute hâte, de lits, couvertures, vêtements, ustensiles de ménage, aliments. Le feu de l'action nous a poussés à passer la porte de la Turmstrasse. Où aller ? Juste plus loin - loin de la conflagration. Les murs de la ville nous protégeaient. Ici, le feu ne semblait pas vouloir endommager les vieilles maisons. Épuisés, nous nous sommes arrêtés chez notre vieille blanchisseuse, la mère Günter. Elle nous a calmés et nous a donné la clé de son petit kiosque de l'autre côté du chenal du moulin. Comme nous étions immensément reconnaissants ! Ce n'est qu'alors que j'ai remarqué la veste de tireur sous le parka de mon père. J'étais moi-même dans un survêtement trop large et j'avais une casquette vissée sur mes oreilles. Quand les Russes sont arrivés, j'ai rampé sous l'empilement de lits, mes parents se sont assis devant. Nous avons eu de la chance, ils n'ont fait qu'ouvrir les valises, et ont pris ce dont ils avaient besoin et, satisfaits, ils nous ont quittés.

Jour et nuit, nous avons vu du feu, de la fumée et d'épaisses volutes de fumée. La mère Günter s'est occupée de nous, les soldats de l'Armée rouge qui se chamaillaient entre eux et pillaient l'ont laissée tranquille.

Lorsque le plus gros des nuages de fumée se fut dissipé, nous nous sommes retrouvés face à d'immenses champs de gravats et cherchions à retrouver la Luisenstrasse. Figé, mon père se tenait en face des décombres qui recouvrait son usine d'eau minérale. Ici et là, des portions de machines dépassaient et une poutre de fer, dont l'inscription avertissait autrefois tous ceux qui entraient : « *Ora et labora !*<sup>20</sup> ». Maisons d'habitation, garages, grange, douche, four - rien n'avait survécu, seul, restait debout, un vieux et puissant bouleau qui symbolisait tout le drame.

Tristement, je remontais la Turmstrasse, et je me suis arrêtée devant l'"*Ecole Priel*" détruite, dans laquelle – lorsque je n'avais que cinq ans - une très vieille amie de ma grand-mère m'emmenait, Fräulein Pompe, la fille de notre poète de Poméranie. Nous nous sommes approchées du marché, j'ai applaudi lorsque je découvris que la maison sur le marché au N° 22 était restée debout. Mais, alors que nous nous approchions, nous découvrîmes les embrasures de fenêtre vides car seule la façade noircie par la fumée se dressait devant nous.

Où étaient passés les habitants de la maison ?

La belle vieille ville hanséatique avait perdu son visage. Avec des cris de "*Dawa*<sup>21</sup>", nous avons bientôt été chassés du jardin et conduits dans une maison de Lindenstrasse. Là, on nous a fait assoir sur le sol d'une pièce à moitié vide. La porte claquait constamment et on entendait des : "*Uhri, Uhri*<sup>22</sup>... *Madame, Venez !*". Des femmes, à côté, pleuraient et hurlaient.

J'ai frissonné, j'ai tiré ma casquette plus bas sur mon front, jusqu'à ce qu'un jeune Russe se précipite de la pièce voisine, court vers moi avec un rugissement de colère, m'arracha ma casquette de la tête et - s'arrêta net. Avec précaution, il reposa ma casquette sur mon front et se détourna en silence. J'avais dû exprimer une peur folle.

Bientôt, il nous fut possible de respirer librement, à nouveau. Mon père avait trouvé un petit appartement pour nous trois chez son ami Gustav Reichow sur

---

<sup>20</sup>« Ora et labora » règle latine des bénédictins « Prie et travaille »

<sup>21</sup> « Dawai, Dawai », signifie « allez, allez... » en Russe.

<sup>22</sup>. De l'allemand « *Uhre* », les russes réclamaient les montres, ils se vantaient d'en porter plusieurs à l'avant-bras

Anklamer Strasse, dans le cabinet dentaire abandonné du Dr. Enders. Ce dernier, abattu, avait été retrouvé à moitié enterré dans les sapins de Sandberg ainsi que sa femme.



Figure 19. Les restes de Baustrasse et la rue Christine. La maison avec le grand pignon est le presbytère, 36, Baustrasse en 1949.

C'est alors que nous avons appris toutes ces choses terribles qui s'étaient passées. Des milliers de personnes s'étaient suicidées dans la rivière Peene ou s'étaient ouvert les veines, mais beaucoup ont également été secourus par des soldats de l'Armée rouge. Des camions chargés de corps circulèrent sur la colline du cimetière pendant des semaines. L'hôpital de district et l'ancienne caserne de uhlans étaient incapables de faire face aux innombrables malades. La dysenterie, la typhoïde et les maladies vénériennes semaient la panique dans la population. Les poux, les punaises et les puces pullulaient. Les médecins travaillèrent sans relâche avec des ressources médicales extrêmement limitées. Le Conseiller Médical Dr. Herbst - dont la femme s'était suicidée avec son plus jeune enfant – se dévoua totalement tant que cela fut nécessaire.

La caserne ouest fut transformée en second hôpital. On procéda à des vaccinations et on distribua des produits contre les vermines.

Les Russes m'ont fait travailler, il s'agissait de vider les magasins et les entrepôts qui n'avaient pas été détruits, ce qui m'a permis de recevoir du pain et de la viande, du sel et d'autres produits indispensables. Ma mission la plus triste fut la dernière à la tonnellerie de Wallis, famille avec laquelle nous étions amis. Tout le bois fut récupéré, puis les machines, l'une après l'autre ont été démontées, emballées et

expédiées. Lorsque l'énorme dynamo a été débranchée et sortie de l'usine, j'ai moi aussi quitté ce secteur vidé de son contenu, en même temps que le propriétaire de l'usine Wallis qui remuait sa tête grise en signe d'incompréhension.

Mon père ne survécut pas longtemps. Son dernier vœu, d'être enterré dans sa veste de chasseur fut exaucé. Un seul compagnon de tir, le fabricant de savon Knähler, lui rendit un dernier hommage - lui aussi, avait tout perdu, et portait aussi sa veste de tir.

Je ne remercierai jamais assez mon destin d'avoir survécu à cette période de terribles bouleversements, bien que démunie de tout, mais en bonne santé mentale et physique, j'ai du mal à en parler et à écrire à ce sujet, d'autant plus que je souffre, depuis plus de 40 ans, d'un sentiment mélangeant culpabilité et gratitude.

## **Souvenirs de Maria Buske, des années 90.**

Le 29 avril, je pris un rapide bol d'air. Mon père et moi avons finalement réussi en utilisant nos propres outils ménagers à retirer les barreaux de fer des soupiraux de notre cave- on ne pouvait pas faire appel à des artisans – Il s'agissait de s'assurer d'une issue de secours depuis la cave. Un soldat [allemand] fatigué et égaré nous dit que nos efforts étaient vains, les hôpitaux avaient été transférés et on se préparait à faire sauter les ponts sur les rivières Tollense et Peene pour arrêter l'avance russe. À cette date, nous espérions encore obtenir comme puissance occupante les Anglais qui, selon les rumeurs, se seraient avancés jusqu'à Stralsund. Mais les Alliés n'arrêterent pas l'avancée de l'Armée Rouge.

Le 30 avril était l'anniversaire de grand-mère Buske. Le matin, elle s'était rendue, accompagnée de son mari, à la boucherie Düvier, où elle avait enregistré ses bons de viande pour voir s'il y avait autre chose à acheter. En chemin, ils virent un dépôt de boîtes de conserve en train d'être pillé. Depuis la boutique des Düvier mes grands-parents virent le début de l'invasion russe et les premières perquisitions.

Lorsque les premières rafales de mitrailleuses se firent entendre durant la matinée, mon père accrocha des draps blancs à la fenêtre de notre couloir. Nous, les jeunes femmes, étions assises au sous-sol avec les enfants. Mes parents sont allés au garage au fond du jardin pour éviter tout risque d'explosion et pour être là si nous venions à être coincées. Nous étions les seuls habitants de la rue. Les autres s'étaient enfuis dans la campagne pour éviter un premier affrontement avec des Russes.

Notre maison était surpeuplée. Des réfugiés de Stettin logeaient dans les anciens bureaux de l'église : grand-mère, mère et six enfants, dont un bébé. Dans notre appartement personnel nous étions 18 personnes dans 3 ½ chambres. Nous avons logé 3 officiers et un médecin dans notre appartement.

Le deuxième étage - également trois pièces - devait être mis à disposition pour 20 soldats russes. Un garde était posté dans couloir et servait d'agent de liaison. Il a repoussé des camarades qui voulaient nous déranger, nous les femmes, avec le mot : « *quartier des officiers* ». Mon père avait encore un peu de tabac et le lui donna pendant ses longues heures de garde.

Lors d'une première perquisition dans la maison, l'ordre est venu : « *Évacuation du cantonnement des officiers* », mais nous sommes restés dans l'appartement. J'ai emménagé dans notre chambre, qui est aussi l'endroit où il y avait deux lits d'urgence pour les enfants, et 4 lits avec des draps propres.



Figure 20 Les reste de la rue des écoles avec vue sur le bâtiment brûlé de la superintendance, en arrière plan l'église st Bartholomé

À cette occasion, les militaires russes avaient perquisitionné la maison et avaient emporté ma montre et mon alliance.

Le 1<sup>er</sup> mai, divers endroits commencèrent à brûler, y compris dans la vieille ville. C'est ce que signalaient les nuages de fumée. Les troupes de première ligne se retirèrent et ceux qui suivirent commencèrent à piller.

Le 2 mai, jour de l'anniversaire de Thomas, la vieille ville était déjà un immense brasier. Les flammes se sont propagées en un rien de temps car les maisons mitoyennes en torchis et à pans de bois s'enflammaient presque immédiatement de la cave au toit et les flammes les dévoraient les unes après les autres. Il n'y avait ni eau ni électricité. Les incendies allumés sur le côté Est du Luisentore ne se propageaient pas aussi aisément, car ces maisons pour la plupart construites après le début du siècle bloquaient la propagation du feu. Par bonheur, pour notre rue, il n'y avait pas de vent du sud, donc il n'y avait pas d'étincelles qui volaient. Les grands-pères et les garçons apportèrent des seaux d'eau puisée dans le chenal du moulin voisin, ce qui nous fut d'un grand secours. Nous avons tenté de refroidir les tuiles du toit avec de l'eau. Nous avons également retiré tous les rideaux des fenêtres. Après trois jours, la permission de partir a été accordée.

C'est durant ces jours, que se produisit cette immense tragédie que fut le suicide de masse à Demmin. Cette hystérie avait probablement trois causes : l'incendie de la ville, les viols des femmes et les récits d'horreur des réfugiés et des expulsés de Poméranie.

L'incendie déclenché était probablement un acte de représailles pour les ponts détruits et des tentatives inutiles de résistance. Je me souviens des tirs de bazooka qui avait été tiré par le professeur Moldenhauer dans la Treptower Strasse lorsque les Russes sont arrivés. Moldenhauer s'est, alors, immédiatement tué avec sa famille. La maison d'en face, qui appartenait aux Schulenburg, fut considérée comme le point de départ des tirs et incendiée.

J'ajoute ici diverses modes de décès : certains couples mariés se sont tirés dessus, d'autres avaient trouvé du poison dans les deux pharmacies pour échapper à leur sort. La plus grande quantité de morts le fut par noyade, dans la Peene et dans la Tollense, parfois attachés les uns aux autres. En conséquence, les réfugiés n'ont trouvé, principalement que des morts parmi ceux qui étaient restés.



Figure 21 L'église du St Esprit dans la Heilgeiststrasse. Vue vers le Nord en direction de la Place Apollon, après l'incendie de 1945.

## Souvenirs d'Irmgard von Maltzahn écrits pour sa famille à propos des événements de Vanselow<sup>23</sup> et Demmin, 1945

Dans la nuit de dimanche à lundi, des avions volant à basse altitude ont attaqué la route de Zemmin<sup>24</sup>, qui se trouvait à environ 1 km de nous dans la forêt de l'Est... Il y a eu de nombreux blessés graves et douze morts. Vers le matin, les ponts de Demmin sur la Peene et la Tollense volèrent en éclats dans un bruit de tonnerre. Le parti et l'armée étaient passés de l'autre côté et avaient fait sauter les ponts derrière eux. Au petit matin nous avons traîné nos valises vers la cave.

Je craignais les fusillades et les attaques aériennes...

Soudain, un jeune soldat se dressa devant moi. . . totalement confus et affamé. Il connaissait Vanselow par ses longs séjours de vacances, en période de danger, il espérait y trouver refuge. Nous avons enterré son uniforme et lui avons fourni des vêtements civils, puis il s'est caché au milieu des enclos.

Comme le front se rapprochait de plus en plus, je décidais d'accrocher des drapeaux blancs. À 9 heures du matin, les chars russes, sortant de la forêt s'engagèrent, en rugissant, dans l'allée de tilleuls. Mon cœur se glaça d'effroi et de tristesse... À l'entrée du village un soldat fut abattu, un autre s'échappa. Les chars s'arrêtèrent devant les écuries ; les femmes des baraquements, polonaises et civiles russes, se sont précipitées à leur rencontre en les acclamant avec des bouquets de lilas et des magnolias. Tout le village s'était rassemblé dans le couloir. Les Russes sont entrés, ont tiré en l'air, tout le monde a levé les mains par peur... On prit les montres des gens puis on les renvoya chez eux. En même temps, tous les réfugiés qui habitaient, alors, la maison, nous ont quittés et ont cherché refuge dans le village...

Je suis, alors, monté au premier étage, accompagné des enfants et d'Agnès, elle ne m'avait jamais laissé seul. Puis le premier Russe est entré, a demandé "*Pan*", est allé à la bibliothèque, a tiré dans le billard, dans le poêle en faïence, est revenu vers nous et a ordonné à Gardi « *viens avec moi* ».

Nous avons une peur bleue qu'il ne puisse se calmer. Puis le petit Hans - 9 ans - est intervenu avec présence d'esprit : « *Voulez-vous Uhri ?* » Le petit Hans est monté avec lui dans la chambre des enfants et lui a donné sa montre-bracelet bien-aimée. Entre-temps, Gardi s'est échappée, a traversé le parc en courant, nagea, toute habillée à travers le Tollense et resta là dans un fossé jusqu'à la nuit. Le fidèle Drews lui avait glissé une tartine de beurre. Plus tard dans la nuit, elle se retrouva, de nouveau, avec nous...

Les Russes qui suivirent, firent sortir toutes les femmes des baraquements, et, le pillage commença. Ils n'ont presque rien laissé, ils arrachaient les rideaux des murs... Tout a été démolé et brisé, ils ravagèrent toute la maison avec rage, à grands cris et ostensiblement. Entre temps, ils brisèrent les miroirs, les vitres, la porcelaine.

Nous étions tous assis, effrayés, sur les marches du petit cellier en briques rouges situé derrière la cuisine, Illi sur mes genoux, et écoutions le drame qui se déroulait. Les Russes n'arrêtaient pas de venir nous voir. À tout moment, je pensais que ma dernière heure avait sonné.

---

<sup>23</sup> Vanselow village à quelques km à l'Est de Demmin

<sup>24</sup> Zemmin, petit village à l'Est de Demmin en direction de Jarmen

Les femmes Commissaires avec leurs pistolets à la ceinture, étaient détestables. L'une d'entre elles est entrée et dit que si elle trouvait, ici, sa sœur que les Allemands avaient kidnappée et tué son enfant, ils se vengeraient sur nous.

Ce soir-là, la maison devint plus paisible...

Nous avons emménagé chez nos amis réfugiés dans la chambre d'Anning Schulz, juste derrière la salle où on pouvait accéder par une porte camouflée derrière le papier peint.

Plus tard, nous y avons apporté les cadres de lit et les lits de camp restés intacts et nous y avons vécu du 29 avril au 7 janvier ...

Plusieurs propriétaires et fonctionnaires, qui n'avaient pas fui, furent fusillés... À l'Est, les maisons forestières en limite des bois, brûlèrent complètement. Au milieu de la maison du forestier se trouvait un tas de cendres, les restes de Forster Borning. Il avait voulu défendre l'accès par l'Est et le passage de la Tollense, et avait été probablement abattu. Les habitants de Schmarsow enterrèrent dans la forêt avec un cochon mort et une vache, le chef du groupe local nazi, détesté de tous. Nos hommes ont enseveli deux soldats tombés au combat. La rivière Tollense apportait chaque jour de nouveaux cadavres de suicidés et de soldats ; nous n'arrivions pas à tous les enterrer. Le corps de notre cousine décédée enlacée avec son amie avait dérivé dans la rivière [Tollense], depuis Roidin<sup>25</sup> passant devant Vanselow. L'air était empli d'une forte odeur de putréfaction.

À Demmin, ville malheureuse qui fut abandonnée sur ordre et fut donc entièrement détruite et incendiée par les Russes, on recensa, à elle seule, 1 200 suicides, des médecins, des dentistes – un sur cinq - des commerçants, dont notre honnête et excellent épicier Møller avec sa femme et sa fille mariée, le propriétaire de la maison de lin Düwell avec sa femme, son fils était avec Bernd à Helgoland. Le pharmacien Müller avait empoisonné sa femme et sa fille. Pour lui, joyeux buveur, la quantité de poison devait être insuffisante. Il survécut, un peu perdu et malade.

Il y eut des drames d'une tragédie inimaginable : deux diaconesses de l'infirmerie furent violées et torturées à mort dans le sous-sol de leur maison ; elles furent retrouvées nues quelques jours plus tard. Sœur Marthe, notre sœur de la paroisse, avait recueilli une jeune fille qui était devenu aveugle, son fiancé, son amie et le mari de celle-ci avaient été abattus par les Russes dans un petit jardin à Demmin. La destruction des ponts de Demmin a fait de la ville une cul-de-sac, dans laquelle l'armée s'est engouffrée pour punir et saccager à cœur joie. Les brasiers étaient visibles jusqu'à Vanselow, et de là, on en percevait l'odeur. Quand Demmin fut vidée, ils s'installèrent dans les villages...

Peu de temps après l'arrestation de Jaspar, le spectre du typhus surgit. Il s'est d'abord propagé chez les réfugiés les uns après les autres. Ensuite, notre petite Illi est tombée malade et très faible elle restait au lit. N'ayant ni médecin, ni médicament, inquiète, j'ai couru chez un médecin juif à Alt-Tellin : il s'était installé dans un cabinet abandonné, mais se trouvait aussi surchargé de travail. Il a regardé dans les gros livres de son prédécesseur. Avec le secours de Dieu son état s'est lentement amélioré : après quatre semaines le danger était passé... Gardi frissonnait sur le chariot à lait. Le lendemain, elle avait de la fièvre, mais voulait continuer d'arracher les pommes de terre. Elle dut s'aliter, nous redoutions le typhus. ...

---

<sup>25</sup> Roidin et Vanselow sont des villages à l'Est de Demmin

La fièvre est restée constante à 40 degrés et plus et j'ai couru anxieusement entre Alt-Tellin et Demmin allais et venais du médecin à l'hôpital. Finalement nous mimas l'enfant sur un chariot avec de la paille et on l'a conduite à l'hôpital. L'admission fut très difficile et j'avais terriblement peur qu'ils la mettent dans l'une des baraques, où des personnes souffrant du typhus mouraient en masse. Pendant 14 jours, je ne l'ai vue que par la fenêtre et je l'entends toujours réclamer du thé qu'elle n'avait pas le droit d'avoir. Maigre comme un chien et très affaiblie, j'ai pu la ramener à la maison après quelques semaines.

Qu'allions-nous devenir ? Au début, on nous répétait que parce que nous n'avions pas fui, nous pourrions rester à Vanselow. Hoffmann me l'a garanti encore et encore : après la mort de Stegemann, il était devenu gouverneur, mais aussi doyen du village et maire. Puis la nouvelle arriva que Vanselow allait être colonisé, 20 acres de champs et 4 acres de forêt pour tout le monde, mais que nous, nous bénéficierions de



Figure 22 La Holstenstrasse en direction de la Place Apollon après l'incendie de 1945

400 acres. Le terrain serait sélectionné pour nous et aménagé. Peu de temps après, on a dit qu'il ne nous restait que 100 acres et, puis, finalement on décida que nous serions traités comme tout le monde ...

À la mi-octobre, je suis allé à Neubrandenburg avec Bernd et une fille de Frank pour essayer de retrouver Jaspar dans le camp de prisonniers de guerre de Fünfeichen. D'autres femmes y étaient déjà parvenues. Jaspar a été informé par des intermédiaires qu'il devait aller travailler dans la forêt le lendemain. Sinon, il travaillait souvent aux cuisines du camp.

Nous passâmes la nuit chez la famille Maltzahn, et furent reçus d'une manière touchante et hospitalière : nous partîmes tôt le lendemain matin à travers le Neubrandenburg ravagé, pour ensuite arriver au camp par des routes secondaires. Nous avons contourné la grande clôture et vu de loin les groupes d'individus se mettre au travail. Nous avons suivi à environ 50 mètres loin le train formé de wagons vides pour être chargé du bois à abattre.

Je vois encore ce cortège fantomatique sur la route de campagne bordée d'arbres isolés, dont la silhouette se découpait sur le ciel d'automne gris et froid. Au bout d'environ 4 km de marche, cette cohorte disparut dans la forêt. Quand nous sommes entrés sous les arbres - il y avait, là, probablement 25 femmes - nous sommes tombés sur des Russes grossiers qui nous ont interpellés, fouillés et renvoyés sous

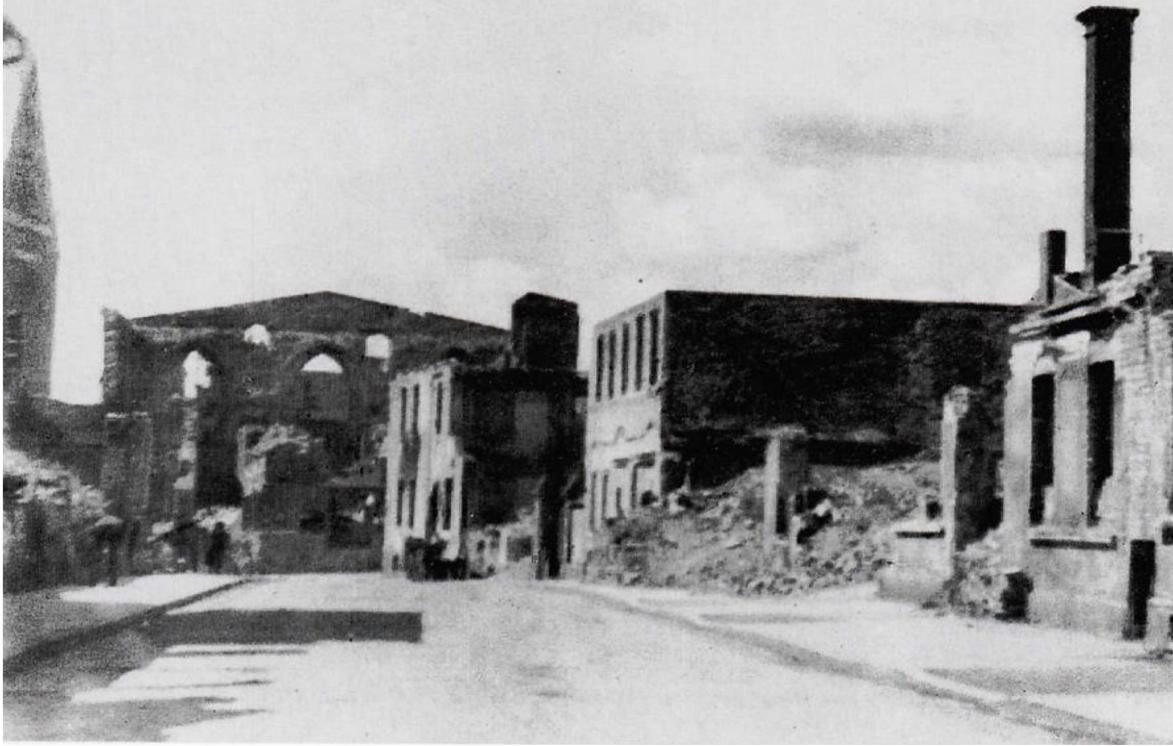


Figure 23 Kahlensrassé avec perspective sur l'église du St Esprit, après l'incendie

des torrents d'injures. Nous sommes restés, indécis à l'orée de la forêt, certains ont fait demi-tour. La petite Inge Frank, fille d'un fermier de Siedenbrünzow, dont le père était dans la même baraque que Jaspar, avait déjà une certaine expérience. Nous avons contourné la forêt, pour rencontrer à nouveau des gardes russes et allemands, qui nous ont ensuite laissé rencontrer les hommes de la baraque N° 6.

Dans quel état était notre père ! Au milieu de ses collègues, tous dans le même état, en haillons avec un chapeau russe sur leurs cheveux rasés, pâles et affaiblis. En grande hâte, il prit ce que nous lui avons apportées et avala la maigre nourriture avec un appétit vorace. Ce qui le réjouit le plus fut le tabac provenant de sa propre culture à la ferme, Il se plaignit principalement du traitement odieux que leur infligeaient les gardes allemands...

À partir de ces jours, je n'oublierai jamais les randonnées nocturnes à travers les ruines révélatrices de Demmin sous le clair de lune et le givre. Nous nous retrouvions tous, ensuite tous, secrètement chez les Uschi et pouvions continuer à discuter.

Puis je pense à un beau service religieux conduit par le pasteur Buske, alors qu'il rentrait de captivité. Devant l'église se trouvent les tombes des soldats russes, décorées de drapeaux rouge sang. « *Mon âme s'enfonce dans le cœur et les mains de Dieu, et attend tranquillement le but et la fin du chemin* », avons-nous chanté en chœur.



Demmin i. Pom. Adolf-Hitler-Strasse mit Luisentor.